



ENTREVUE SUR LE SPECTRE

NOÉMIE CUSSON, étudiante au doctorat en neuropsychologie à l'Université du Québec à Montréal.

Interviewée par **JANIE DEGRÉ-PELLETIER**.



Les visages de la recherche en autisme :

Profil d'une future chercheuse autiste.

Petite biographie

Noémie a obtenu un baccalauréat en neurosciences cognitives dans le cheminement Honor à l'Université de Montréal, sous la supervision de Dr. Laurent Mottron (M.D., Ph.D.). Elle a ensuite été acceptée au doctorat en neuropsychologie, profil recherche, à l'Université du Québec à Montréal, qu'elle est présentement en train de compléter sous la supervision de Dre. Isabelle Soulières (Ph.D.) et de Dr. Laurent Mottron. Ses intérêts de recherche portent sur la cognition sociale et sur les habiletés cognitives en autisme.

À quoi ressemble le doctorat en neuropsychologie?

Essentiellement, le doctorat en neuropsychologie offre trois profils différents, soit un profil axé sur la neuropsychologie clinique, un profil axé sur la recherche et un

profil combinant à la fois la neuropsychologie clinique et la recherche. À l'Université du Québec à Montréal, le profil clinique et le profil recherche durent de 4 à 5 ans, alors que celui qui combine les deux est d'une durée de 6 ans. Les profils de formation qui ont une composante clinique mènent à la profession de neuropsychologue (un titre de spécialisation reconnu par l'Ordre des psychologues du Québec) alors que les profils de formation qui ont une composante en recherche permettent d'avoir le titre de Ph.D., donc de devenir chercheur et, potentiellement, professeur à l'université. Ainsi, les cours offerts sont également plus orientés soit vers la clinique, soit vers la recherche. Par exemple, il y a des cours d'évaluation et d'intervention en neuropsychologie, mais aussi des cours de méthodologie de recherche et d'analyse quantitative ou qualitative. Selon le profil choisi, on doit également effectuer soit des internats en milieu clinique, soit des stages de recherche.



Noémie Cusson
étudiante au doctorat en neuropsychologie à l'Université du Québec à Montréal

Je souhaite mettre de l'avant l'idée que l'autisme n'est pas une maladie, mais simplement une façon différente de percevoir le monde qui nous entoure.



Noémie, qu'est-ce qui t'a menée au monde de la recherche en autisme ?

Je me suis intéressée à l'autisme après avoir reçu mon diagnostic d'autisme à 17 ans. J'ai alors commencé à lire sur le sujet (que je connaissais très peu !) et, ayant toujours été intéressée par la recherche, j'ai décidé de me spécialiser dans ce domaine. Je n'ai jamais regretté mon choix. En effet, je me suis vite aperçue que j'aimais beaucoup la recherche en autisme. Un de mes aspects préférés est que la recherche peut mener à de nouvelles découvertes et à l'élaboration de nouvelles théories, lesquelles peuvent ensuite contribuer à aider d'autres personnes. J'aime particulièrement le moment où, après avoir fini de récolter toutes mes données, je peux commencer à les analyser afin de voir ce qu'elles vont me révéler. De plus, en tant que chercheur, on n'arrête jamais d'apprendre et l'un de mes intérêts est justement d'acquérir de nouvelles connaissances.

En me familiarisant avec le monde de la recherche en autisme, j'ai réalisé qu'il y avait relativement peu de chercheurs autistes dans ce domaine. De plus, en parcourant la littérature scientifique, j'avais parfois l'impression que des interprétations alternatives pouvaient être avancées afin d'expliquer certains résultats. Ainsi, je crois que c'est un avantage, en tant que chercheuse autiste, de pouvoir combiner, dans mes projets de recherche, mes connaissances explicites (acquises à travers mes lectures) et implicites (acquises à travers mon expérience personnelle) sur l'autisme.

Quels sont les objectifs de carrière que tu souhaites accomplir ?

Recevoir mon diagnostic a littéralement changé ma vie et m'a permis de mieux me comprendre. Ainsi, un de mes objectifs en tant que future chercheuse en autisme est d'améliorer la compréhension que la population générale, les professionnels et les chercheurs ont de l'autisme et d'aider à démystifier cette condition. Je pense par conséquent qu'il est très important de transmettre les résultats de mes recherches de façon claire à la population générale, de parvenir à bien les vulgariser afin de les rendre accessibles au plus de gens possible. J'espère également que mes projets de recherche pourront contribuer à améliorer la qualité de vie des personnes autistes. Finalement, je souhaite mettre de l'avant l'idée que l'autisme n'est pas une maladie, mais simplement une façon différente de percevoir le monde qui nous entoure.

Ainsi, bien que l'autisme soit associé à certaines difficultés, cela peut également être associé à plusieurs forces sur lesquelles on peut capitaliser !

À quels projets de recherche en autisme te consacres-tu actuellement ?

Dans le cadre de ma thèse Honor, j'ai rédigé une revue de littérature sur l'empathie en autisme et mes résultats suggèrent que les personnes autistes ressentiraient autant les émotions des autres que les personnes neurotypiques (empathie affective), mais qu'elles sembleraient avoir davantage de difficulté à comprendre les émotions des autres (empathie cognitive). De plus, les méthodes choisies pour mesurer l'empathie semblent avoir un impact important sur les conclusions des études. Je fais donc présentement une méta-analyse sur ce sujet afin de valider ces résultats.

Je suis également impliquée dans d'autres projets. Je collabore notamment à un projet qui vise à reconceptualiser les intérêts « restreints » en autisme sous l'angle des passions et à mieux comprendre les conséquences de ces passions sur le fonctionnement des personnes autistes. Ce projet permettra de mettre de l'avant les aspects adaptatifs des passions des personnes autistes et pourra les aider à développer des passions harmonieuses, lesquelles sont associées à plusieurs conséquences positives, dont une meilleure qualité de vie. Je travaille aussi sur un projet s'intéressant à la façon dont les cliniciens procèdent au diagnostic des femmes autistes adultes et différencient l'autisme d'autres conditions psychiatriques. Les résultats de ce projet pourront aider les cliniciens connaissant moins l'autisme à mieux comprendre comment l'autisme se manifeste chez les femmes adultes.

Le mot de la fin

J'aimerais terminer en disant que je suis persuadée que la recherche peut réellement avoir un impact bénéfique sur la population qu'on étudie si elle répond à un besoin de cette population. Ainsi, il est important, à mon avis, d'impliquer des personnes autistes dans tout le processus de recherche, et ce, dès le choix du sujet et de la méthodologie. L'inclusion de personnes autistes dans de futurs projets de recherche permettrait d'ajouter une perspective intéressante tant à l'élaboration du projet qu'à l'interprétation des résultats et de mener à une meilleure compréhension de l'autisme !